
TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Bengesco 19

fo. [illegible]

52 orig[a]

# HERODE
ET
# MARIAMNE,
## *TRAGEDIE,*
## DE M. DE VOLTAIRE.

*. . . . . . . . . . . . . . . . Æstuat ingens*
*Imo in corde pudor, mixto quæ insania luctu,*
*Et furiis agitatus amor*, &c.

Le prix est de 30. sols.



A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez { NOEL PISSOT, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or.
ET
FRANÇOIS FLAHAULT, du côté du Pont. S. Michel, au Roy de Portugal. }

M. DCC. XXV.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*





# PREFACE.



IL seroit utile qu'on abolît la coûtume que plusieurs personnes ont prise depuis quelques années, de transcrire pendant les Représentations, les Pieces de Theâtre, bonnes ou mauvaises, qui ont quelqu'apparence de succès. Cette précipitation répand dans le Public des Copies défectueuses des Pieces nouvelles, & expose les Auteurs à voir leurs Ouvrages imprimez sans leur consentement, & avant qu'ils y aïent mis la derniere main. Voilà le cas où je me trouve. Il vient de paroître coup sur coup trois mauvaises Editions de ma Tragedie de MARIAMNE, l'une à AMSTERDAM chez CHANGUION, & les deux autres sans nom d'Imprimeur. Toutes trois sont pleines de tant de fautes, que mon Ouvrage y est

entierement méconnoiſſable. Ainſi je me vois forcé de donner moi-même une Edition de MARIAMNE, où du moins il n'y ait de fautes que les miennes ; & cette neceſſité où je ſuis d'imprimer ma Tragedie, avant le temps que je m'étois preſcrit pour la corriger, ſerviroit d'excuſe aux fautes qui ſont dans cet Ouvrage ; ſi des défauts pouvoient jamais être excuſez.

La deſtinée de cette Piece a été extraordinaire. Elle fut joüée pour la premiere fois en 1724. au mois de Mars, & fut ſi mal reçûë qu'à peine pût-elle être achevée : Elle fut rejoüée avec quelques changemens en 1725. au mois de May, & fut reçûë alors avec une extrême indulgence.

J'avouë avec ſincerité, qu'elle méritoit le mauvais accüeil que lui fit d'abord le Public. Et je ſupplie qu'on me permette d'entrer ſur cela dans un détail, qui peut-être ne ſera pas inutile à ceux qui voudront courir la carriere épineuſe du Theâtre, où j'ai le malheur de m'être engagé ; ils verront les écüeils où j'ai échoué. Ce n'eſt que par-là que je puis leur être utile.

Une des premieres regles, eſt de peindre les Heros connus, tels qu'ils ont été ; ou

plûtôt tels que le Public les imagine; car il est bien plus aisé de mener les Hommes par les idées qu'ils ont, qu'en voulant leur en donner de nouvelles.

*Sit medeâ ferox Invictaque, flèbilis ino.*
*Perfidus Ixion io vaga, tristis Orestes, &c.*

Fondé sur ces principes, & entraîné par la complaisance respectueuse, que j'ai toujours eüe pour des personnes qui m'honorent de leur amitié & de leurs conseils, je me résolus de m'assujetir entierement à l'idée que les Hommes ont depuis long-temps, de MARIAMNE & d'HERODE, & je ne songeai qu'à les peindre fidelement d'aprés le portrait que chacun s'en est fait dans son imagination. Ainsi Herode parut dans cette Piece, cruel & politique, tiran de ses Sujets, de sa Famille, de sa femme, plein d'amour pour Mariamne; mais plein d'un amour barbare, qui ne lui inspiroit pas le moindre repentir de ses fureurs: je ne donnai à Mariamne, d'autres sentimens qu'un orgueïl imprudent, & qu'une haine inflexible pour son mary. Et enfin, dans la vûë de me conformer aux opinions reçûës, je ménageai une entrevûë

entre Herode & Varus, dans laquelle je fis parler ce Prêteur avec la hauteur qu'on s'imagine que les Romains affectoient avec les Rois.

Qu'arriva-t'il de tout cet arrangement ? Mariamne intraitable n'interessa point : Herode n'étant que criminel, revolta ; & son entretien avec Varus le rendit méprisable. J'étois à la premiere Representation : je m'aperçûs dès le moment où parut Herode, qu'il étoit impossible que la Piece eut du succés ; & je compris que je m'étois égaré en marchant trop timidement dans la route ordinaire.

Je sentis qu'il est des occasions où la premiere regle est de s'écarter des regles prescrites : & que (comme dit Monsieur Pascal, sur un sujet plus serieux) les veritez se succedent du pour au contre à mesure qu'on a plus de lumieres. Il est vrai qu'il faut peindre les Heros tels qu'ils ont été ; mais il est encore plus vrai qu'il faut adoucir des caracteres désagréables ; qu'il faut songer au Public pour qui l'on écrit, encor plus qu'aux Heros que l'on fait paroître ; & qu'on doit imiter les Peintres habiles, qui embellissent en conservaut la ressemblance.

Pour qu'Herode ressemblat, il étoit necessaire qu'il excitât l'indignation : Mais pour plaire il devoit émouvoir la pitié. Il falloit que l'on détestat ses crimes, que l'on plaignit sa passion, qu'on aimât ses remords ; & que ces mouvemens si violents, si subits, si contraires, qui font le caractere d'Herode, passassent rapidement tour-à-tour dans l'ame du Spectateur.

Si l'on veut suivre l'Histoire ; Mariamne doit haïr Herode, & l'accabler de reproches : mais si on veut que Mariamne interesse, ses reproches doivent faire esperer une réconciliation : sa haine ne doit pas paroître toûjours inflexible. Par-là le Spectateur est attendri, & l'Histoire n'est point entierement démentie.

Enfin je croi que Varus ne doit point du tout voir Herode ; & en voici les raisons. S'il parle à ce Prince avec colere & avec hauteur, il l'humilie ; & il ne faut point avilir un Personnage qui doit interesser. S'il lui parle avec politesse, ce n'est qu'une Scene de complimens, qui seroit d'autant plus froide, qu'elle seroit inutile. Que si Herode répond en justifiant ses cruautez, il dément la douleur & les remords dont il est pénetré,

en arrivant : S'il avouë à Varus cette douleur & ce repentir qu'il ne peut en effet cacher à personne : Alors il n'est plus permis au vertueux Varus de contribuer à la fuite de Mariamne, pour laquelle il ne doit plus craindre. De plus, Herode ne peut faire qu'un tres-méchant personnage avec l'amant de sa femme ; & il ne faut jamais faire rencontrer ensemble sur la Scene des Acteurs principaux qui n'ont rien d'interessant à se dire.

La mort de Mariamne, qui à la premiere Representation étoit empoisonnée & expiroit sur le Théatre, acheva de revolter les Spectateurs ; soit que le Public ne pardonne rien, lorsqu'une fois il est mécontent, soit qu'en effet il eût raison de condamner cette invention qui étoit une faute contre l'Histoire, faute qui peut-être n'étoit rachetée par aucune beauté.

J'aurois pû ne me pas rendre sur ce dernier article. Et j'avouë que c'est contre mon goût que j'ai mis la mort de Mariamne en Recit, au lieu de la mettre en Action. Mais je n'ai voulu combattre en rien le goût du Public. C'est pour lui, & non pour moi que j'écris ; Ce sont ses sentimens & non les miens que je dois suivre

Cette docilité raiſonnable ; ces efforts que j'ai faits pour rendre interreſſant un ſujet qui avoit paru ſi ingrat, m'ont tenu lieu du mérite qui m'a manqué, & ont enfin trouvé grace devant des Juges prévenus contre la Piece.

Je ne penſe pas que ma Tragedie merite ſon ſuccès, comme elle avoit mérité ſa chûte. Je ne donne même cette Edition qu'en tremblant. Tant d'Ouvrages que j'ai vûs applaudis au Theâtre, & mépriſez à la Lecture, me font craindre pour le mien le même ſort. Une ou deux ſituations, l'art des Acteurs, la docilité que j'ai fait paroître, ont pû m'attirer des ſuffrages aux Repreſentations : Mais il faut un autre mérite pour ſoûtenir le grand jour de l'Impreſſion. C'eſt peu d'une conduite reguliere. Ce ſeroit peu même d'intereſſer. Tout Ouvrage en Vers, quelque beau qu'il ſoit d'ailleurs, ſera néceſſairement ennuieux, ſi tous les Vers ne ſont pas pleins de force & d'harmonie, ſi on n'y trouve pas une élegance continuë, ſi la Piece n'a point ce charme inexprimable de la Poëſie, que le genie ſeul peut donner, où l'eſprit ne ſçauroit jamais atteindre, & ſur lequel on raiſonne ſi mal, & ſi inuti-

lement depuis la mort de Monsieur Despreaux.

C'est une erreur bien grossiere de s'imaginer que les Vers soient la derniere partie d'une Piece de Theâtre, & celle qui doit le moins couter. M. Racine, c'est-à-dire, l'Homme de la terre, qui après Virgile a le mieux connu l'Art des Vers, ne pensoit pas ainsi. Deux années entieres lui suffirent à peine pour écrire sa PHEDRE. Pradon se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succez passager des Representations d'une Tragedie ne dépend point du stile, mais des Acteurs & des situations, il arriva que les deux Phedres semblerent d'abord avoir une égale destinée; mais l'impression regla bien-tôt le rang de l'un & de l'autre: Pradon selon la coûtume des mauvais Auteurs, eût beau faire une Préface insolente dans laquelle il traittoit ses Critiques de malhonnête gens: Sa piéce tant vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite, & sans la Phedre de Monsieur Racine, on ignoreroit aujourd'hui que Pradon en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette distance si prodigieuse entre ces deux Ouvrages! la con-

duite en eſt à peu prés la même : Phedre eſt mourante dans l'une & dans l'autre. Theſée eſt abſent dans les premiers Actes : Il paſſe pour avoir été aux enfers avec Pirrithous : Hippolite ſon fils veut quitter Trezene : il veut fuïr Aricie qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à Aricie, & reçoit avec horreur celle de Phedre, il meurt du même genre de mort, & ſon Gouverneur fait le recit de ſa mort.

Il y a plus. Les Perſonnages des deux Pieces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque toûjours les mêmes choſes : Mais c'eſt là qu'on diſtingue le grand Homme, & le mauvais Poëte. C'eſt lorſque Racine & Pradon penſent de même, qu'ils ſont les plus differens. En voici un exemple bien ſenſible ; dans la déclaration d'Hippolyte à Aricie. Monſieur Racine fait ainſi parler Hippolite.

Moi qui contre l'amour fierement révolté,
Aux fers de ſes Captifs ai long-temps inſulté ;
Qui des foibles mortels déplorant les naufrages,
Penſois toûjours du bord contempler les orages,
Aſſervi maintenant ſous la commune Loi,
Par quel trouble me voi-je emporté loin de moi ?

Un moment a vaincu mon audace imprudente.
Cette ame si superbe est enfin dépendante.
Depuis près de six mois honteux, désespéré,
Portant par tout le trait, dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve,
Presente je vous fuis, absente je vous trouve.
Dans le fonds des Forêts vôtre image me suit.
La lumiere du jour, les ombres de la nuit.
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon Arc, mes Javelots, mon Char, tout m'importune,
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune.
Mes seuls gémissemens font retentir les Bois,
Et mes Coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Voici comment Hippolyte s'exprime dans Pradon.

Assez & trop long-temps, d'une bouche profane,
Je méprisai l'amour, & j'adorai Diane;

Solitaire, farouche, on me voïoit toûjours
Chasser dans nos Forêts, les Lions & les Ours.
Mais un soin plus pressant m'occupe & m'embarrasse.
Depuis que je vous vois, j'abandonne la chasse.
Elle fit autrefois mes plaisirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'est que pour penser à vous.

On ne sçauroit lire ces deux pieces de comparaison, sans admirer l'une, & sans rire de l'autre. C'est pourtant dans toutes les deux le même fonds de sentimens, & de pensées. Car quand il s'agit de faire parler les passions, tous les hommes ont presque les mêmes idées. Mais la façon de les exprimer, distingue l'homme d'esprit, d'avec celui qui n'en a point; l'homme de genie, d'avec celui qui n'a que de l'esprit, & le Poëte d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. Racine, il faudroit avoir son genie, & polir autant que lui ses Ouvrages. Qu'elle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui né avec talens si foibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail assidu les défauts de mes Ouvrages. Je sens avec déplaisir toutes

les fautes qui sont dans la contexture de cette Piece, aussi-bien que dans la diction. J'en aurois corrigé quelques-unes, si j'avois pû retarder cette Edition; mais j'en aurois laissé encore beaucoup. Dans tous les Arts il y a un terme par-delà lequel on ne peut plus avancer. On est resserré dans les bornes de son talent: on void la perfection au-delà de soi, & on fait des efforts impuissans pour y atteindre.

Je ne ferai point une Critique détaillée de cette Piece, les Lecteurs la feront assez sans moi. Mais je crois qu'il est necessaire que je parle ici d'une Critique generale qu'on a faite sur le choix du sujet de Mariamne. comme le genie des François est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus serieuses: on disoit que le sujet de Mariamne n'étoit autre chose qu'*un vieux mary amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal*. Et on ajoûtoit qu'une querelle de ménage ne pouvoit jamais faire une Tragedie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques reflexions sur ce préjugé.

Les pieces tragiques sont fondées ou sur les interêts de toute une Nation, ou sur les interêts particuliers de quelques Princes.

De ce premier genre ſont l'*Iphigenie en Aulide*, ou la Grece aſſemblée, demande le ſang du fils d'Agamemnon : *les Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le ſort de Rome : l'*Oedipe*, où le Salut des Thebains dépend de la découverte du meurtre de Laïus. Du ſecond genre ſont *Britanicus*, *Phedre*, *Mithidate*, &c.

Dans ces trois dernieres tout l'interêt eſt renfermé dans la Famille du Heros de la Piece : Tout roule ſur des paſſions que des Bourgeois reſſentent comme les Princes. Et l'intrigue de ces Ouvrages eſt auſſi propre à la Comédie, qu'à la Tragedie. Otez les noms, *Mithridate n'eſt qu'un Vieillard amoureux d'une jeune fille : Ses deux fils en ſont amoureux auſſi ; & il ſe ſert d'une ruſe aſſez baſſe pour decouvrir celui des deux qui eſt aimé.*

*Phedre eſt une Belle-mere, qui enhardie par une intriguante, fait des propoſitions à ſon beau-fils, lequel eſt occupé ailleurs.*

*Neron eſt un jeune homme impetueux qui devient amoureux tout d'un coup : qui dans le moment veut ſe ſéparer d'avec ſa femme, & ſe cache derriere une Tapiſſerie pour écouter les diſcours de ſa Maîtreſſe.* Voilà des ſujets que

Moliere a pû traiter comme Racine. Aussi l'intrigue de l'Avare est-elle précisément la même que celle de Mithridate. Harpagon & le Roi de Pont sont deux Vieillards amoureux ; l'un & l'autre ont leur fils pour rival ; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur Maîtresse : & les deux Piéces finissent par le mariage du jeune homme.

Moliere & Racine ont également réussi, en traitant ces deux intrigues : l'un a amusé, a réjoüi, a fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a effraïé, a fait verser des larmes. Moliere a joüé l'amour ridicule d'un vieil Avare : Racine a représenté les foiblesses d'un grand Roi, & les a renduës respectables.

Que l'on donne une Nôce a peindre, à Vato, & à le Brun. L'un representera sous une treille des Païsans pleins d'une joïe naïve, grossiere, & effrenée, au tour d'une Table rustique, où l'yvresse, l'emportement, la débauche, le rire immoderé regneront. L'autre peindra les Nôces de Pelée & de Thetis, le Festin des Dieux, leur joïe majestueuse. Et tous deux seront arrivez à la perfection de leur

Art, par des chemins differens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaise humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les *Tracasseries* d'une belle-sœur, sont des petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi à qui la terre a donné le nom de grand, éperdument amoureux de la plus-belle femme de l'Univers, la passion furieuse de ce Roi si fameux par ses vertus & par ses crimes: Ses cruautez passées, ses remords presens: ce passage si continuel & si rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour: l'ambition de sa sœur, les intrigues de ses Ministres; la situation cruelle d'une Princesse dont la vertu & la beauté sont celebres encor dans le monde, qui avoit vû son pere & son frere livrez à la mort par son mari, & qui pour comble de douleur se voyoit aimée du Meurtrier de sa Famille: Quel champ! quelle carriere pour un autre genie que le mien! Peut-on dire qu'un tel sujet soit indigne de la Tragédie!

Je souhaite sincerement que le même Autheur, qui va donner une nouvelle Tragedie d'Oedipe, retouche aussi le sujet de Mariamne. Il fera voir au Public quelles ref-

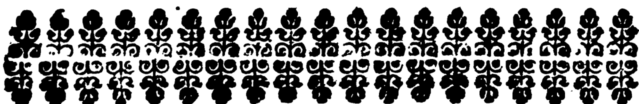
ſources un genie fécond peut trouver dans ces deux grands ſujets : Ce qu'il fera, m'apprendra ce que j'aurois dû faire. Il commencera où je finis. Ses ſuccès me ſeront chers, parce qu'ils ſeront pour moi des leçons, & parce que je préfere la perfection de mon art, à ma réputation.

Je profite de l'occaſion de cette Preface pour avertir que le Poëme de la Ligue que j'ai promis, n'eſt point celui dont on a pluſieurs Editions, & qu'on débite ſous mon nom. Sur tout je déſavouë celui qui eſt imprimé à Amſterdam chez Jean-Federic Bernard en 1724. On y a ajoûté beaucoup de Pieces, fugitives, dont la plûpart ne ſont point de moi. Et le petit nombre de celles qui m'appartiennent, y eſt entieremet dèfiguré.

Je ſuis dans la réſolution de ſatisfaire le plus promptement qu'il me ſera poſſible, aux engagemens que j'ai pris avec le Public pour l'Edition de ce Poëme. J'ai fait graver avec beaucoup de ſoin des Eſtampes très-belles, ſur les deſſeins de Meſſieurs *de Troye*, *le Moine* & *Veugle*. Mais la perfection d'un Poëme demande plus de temps que celle d'un Tableau. Toutes les fois que je conſidere ce fardeau pénible que je me ſuis impo-

sé moi-même, je suis effraïé de sa pésanteur; & je me repens d'avoir osé promettre un Poëme-Epique. Il y a environ quatre-vingt Personnes à Paris qui ont souscrit pour l'Edition de cet Ouvrage; quelques-uns de ces Messieurs ont crié de ce qu'on les faisoit attendre. Les Libraires n'ont eû autre chose à leur répondre que de leur rendre leur argent; & c'est ce qu'on a fait à Bureau ouvert *chez Noël Pissot, Libraire, à la Croix d'Or, Quay des Augustins.* A l'égard des Gens raisonnables qui aiment mieux avoir tard un bon Ouvrage, que d'en avoir de bonne heure un mauvais. Ce que j'ai à leur dire, c'est que lorsque je ferai imprimer le Poëme de Henri IV. quelque tard que je le donne, je leur demanderai toûjours pardon, de l'avoir donné trop tôt.

FIN.



# ACTEURS.

VARUS, Préteur Romain, Gouverneur de Syrie.

HERODE, Roi de la Palestine.

MARIAMNE, Femme d'Herode.

SALOME, Sœur d'Herode.

ALBIN, Confident de Varus.

MAZAEL, IDAMAS, } Ministres d'Herode.

NABAL, ancien Officier des Rois Asmonéens.

ELIZE Confidente de Mariamne.

Suite de Varus.

Suite d'Herode.

*La Scene est à Jerusalem.*



# HERODE ET MARIAMNE,

## TRAGEDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.



Oui, cette autorité qu'Herode vous confie,
Est par tout reconnuë, & par tout affermie.
J'ai volé vers Azor, & repassé soudain,
Des Champs de Samarie aux Sources du Jourdain.

Madame, il étoit temps que du moins ma présence,
Des Hebreux inquiets confondit l'esperance.
Herode votre frere à Rome retenu,
Déja dans ses Etats n'étoit plus reconnu.
Le Peuple pour ses Rois toûjours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publioit hautement qu'à Rome condamné;
Herode à l'esclavage étoit abandonnné;
Et que la Reine assise au rang de ses Ancêtres,
Feroit regner sur nous, le sang de nos grands Prêtres.
Je l'avouë à regret, j'ai vû dans tous les lieux
Mariamne adorée, & son nom précieux.
Israël aime encore avec idolatrie,
Le sang de ces Héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, sa naissance, & sur tout ses malheurs,
D'un Peuple qui nous haït ont séduit tous les cœurs.
Et leurs vœux indiscrets la nommant Souveraine,
Sembloient vous annoncer une chûte certaine.
J'ai vû par ces faux bruits tout un Peuple ébranlé.
Mais, j'ai parlé, Madame, & ce Peuple a tremblé.
Je leur ai peint Herode avec plus de puissance,
Rentrant dans ses Etats suivi de la vengeance;

Son nom ſeul a par tout répandu la terreur ;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Vous ne vous trompiez point. Herode va paroître ;
L'indocile Sion va trembler ſous ſon Maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon Char ;
Le Favori d'Antoine eſt l'ami de Ceſar ;
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévûë a réparé l'outrage.
Le Senat le couronne.

MAZAEL.

Eh ? que deviendrez-vous,
Quand la Reine en ces lieux reverra ſon Epoux ?
De votre autorité cette fiere Rivale
Madame, auprès du Roy, vous fût toûjours fatale :
Son eſprit orgueilleux qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour vous la même inimitié.
Elle vous outragea, vous l'avez offenſée ;
A votre abaiſſement elle eſt interreſſée.
Eh ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,
Du malheureux Herode imperieux tirans !

Depuis près de cinq ans qu'un fatal himenée ;
D'Herode & de la Reine unit la destinée.
L'amour prodigieux dont ce Prince est épris,
Se nourrit par la haine & croît par le mépris.
Vous avez vû cent fois ce Monarque infléxible,
Déposer à ses pieds sa Majesté terrible ;
Et chercher dans ses yeux irritez ou distraits,
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvoit jamais.
Vous l'avez vû frémir, soûpirer & se plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre ;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs ;
Esclave en son Palais, Héros par tout ailleurs.
Que dis-je ! en punissant une ingrate Famille,
Fumant du sang du Pere, il adoroit la Fille :
Le fer encor sanglant & que vous excitiez,
Etoit levé sur elle, & tomboit à ses pieds.
Il est vrai que dans Rome éloigné de sa vûë,
Sa chaîne de si loin sembloit s'être rompuë :
Mais ç'en est fait, Madame, il rentre en ses Etats,
Il l'aimoit, il verra ses dangereux appas :
Ces yeux toûjours puissans, toûjours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré-vous leur empire ordinaire.

Et tous ſes ennemis bien-tôt humiliez,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiez.
Otons-lui, croïez-moi, l'interêt de nous nuire.
Songons à la gagner, n'aïant pû la détruire ;
Et par de vains reſpects, par des ſoins aſſidus, . . .

SALOME.

Il eſt d'autres moïens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel eſt donc ce deſſein ? que pretendez-vous dire ?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup ſi dangereux, oſez-vous vous charger ?
Sans que le Roi . . .

SALOME.

Le Roi conſent à me venger.
Zarès eſt arrivé, Zarès eſt dans Solime,
Miniſtre de ma haine, il attend ſa victime ;
Le lieu, le temps, le bras, tout eſt choiſi par lui,
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi ! vous avez enfin gagné cette victoire ?
Quoi ! malgré ſon amour, Herode a pû vous croire ?
Il vous la ſacrifie ! il prend de vous des loix !

SALOME.

Je puis encor ſur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a falu choiſir le temps de ſon abſence.
Tant qu'Herode en ces lieux demeuroit expoſé,
Aux charmes dangereux qui l'ont tirranniſé :
Mazael, tu m'as vûë avec inquietude,
Traîner de mon deſtin la triſte incertitude.
Quand par mille détours aſſûrant mes ſuccès,
De ſon cœur ſoupçonneux j'avois trouvé l'accès ;
Quand je croïois ſon ame à moi ſeule renduë ;
Il voïoit Mariamne, & j'étois confonduë.
Un coup d'œil renverſoit ma brigue & mes deſſeins.
La Reine a vû cent fois mon ſort entre ſes mains ;
Et ſi ſa politique avoit avec adreſſe
D'un Epoux amoureux menagé la tendreſſe ;

Cet ordre, cet Arrêt prononcé par ſon Roi,
Ce coup que je lui porte auroit tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance :
J'ai ſçû mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparez ſa main.
 Tu te ſouviens aſſez de ce temps plein d'allarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient, étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte étoit vainqueur, & qu'Antoine étoit mort.
Tu ſçais comme à ce bruit nos Peuples ſe troublerent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblerent.
Mon Frere enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon Protecteur.
Il fallut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au Vainqueur de la Terre aller demander grace.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné ;
Songe à quel deſeſpoir Herode abandonné,
Vit ſon Epouſe altiere abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon Frere, & le ſang paternel.

Herode auprès de moi vint déplorer sa peine:
Je saisis cet instant précieux à ma haine:
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir;
J'enflâmai son courroux, j'aigris son desespoir;
J'empoisonnai le trait dont il sentoit l'atteinte;
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un Sang toûjours trop cher aux perfides Hébreux;
Et dès ce même instant sa facile colere,
Déshérita les Fils, & condamna la Mere.
Mais sa fureur encor flatoit peu mes souhaits.
L'amour qui la causoit en repoussoit les traits;
De ce fatal objet telle étoit la puissance;
Un regard de l'ingrate arrêtoit sa vengeance.
Je pressai son départ, il partit. Et depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voïant plus la Reine, il vit mieux son outrage;
Il eût honte en secret de son peu de courage:
De moment en moment ses yeux se sont ouverts;
J'ai levé le bandeau qui les avoit couverts:
Zarès étudiant le moment favorable,
A peint à son esprit cette Reine implacable,

Son crédit, ses amis, ces Juifs séditieux,
Du sang Asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus, j'ai moi-même armé sa jalousie.
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sçais que dès long-temps en butte aux trahisons,
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Il croît ce qu'il redoute, & dans sa défiance
Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai sçû fixer son courroux incertain,
Il a signé l'Arrêt, & j'ai conduit sa main.

MAZAEL.

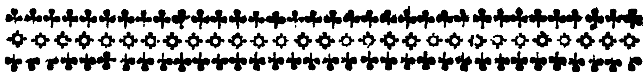
Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire,
Mais avez-vous prévû si ce Prêteur austere,
Qui, sous les loix d'Auguste, a remis cet Etat,
Verroit d'un œil tranquille un pareil attentat?
Varus, vous le sçavez, est ici votre Maître.
En vain le peuple Hébreu prompt à vous reconnoître,
Tremble encor sous le poids de ce Trône ébranlé :
Votre pouvoir n'est rien si Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce Palais, des mains de Varus même,
Votre Frere ait repris l'Autorité suprême,

Il ne peut ſans bleſſer l'orgueil du nom Romain,
Dans ſes Etats encor agir en Souverain.
Varus ſouffrira-t'il que l'on oſe à ſa vûë,
Immoler une Reine en ſa garde reçûë?
Je connois les Romains; leur eſprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez ſur Herode attirer la tempête;
Dans leurs ſuperbes mains, la foudre eſt toûjours prête.
Ces Vainqueurs ſoupçonneux ſont jaloux de leurs droits,
Et ſur-tout leur orgüeil aime à punir les Rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Herode à Ceſar a ſçû plaire;
Varus en eſt inſtruit, Varus le conſidere.
Croïez-moi, ce Romain voudra le ménager;
Mais quoiqu'il faſſe enfin, ſongeons à nous venger.
Je touche à ma grandeur, & je crains ma diſgrace.
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui ſçait même, qui ſçait, ſi paſſé ce moment,
Je pourrai ſatisfaire à mon reſſentiment!
Qui vous a répondu qu'Herode en ſa colere,
D'un eſprit ſi conſtant juſqu'au bout perſevere à

Je connois sa tendresse, il la faut prévenir,
Et ne lui point laisser le temps du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroïe,
Leur courroux passager troublera peu ma joïe.
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains.
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je perisse, ou que je la prévienne,
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous; il le faut éviter.
Zarès à mes regards devoit se presenter.
Je vais l'attendre, allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes Soldats en secret puissent prendre les Armes.



## SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL,
*Suite de Varus.*

VARUS.

SAlome & Mazael semblent fuïr devant moi.
Dans leurs yeux étonnez, je lis leur juste effroi:

Le crime à mes regards doit craindre de paroître.
Mazael, demeurez : Mandez à votre Maître,
Que ses cruels desseins sont déja découverts :
Que son Ministre infâme est ici dans les fers ;
Et que Varus peut être au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre . . . & ses complices.
Mais je respecte Herode assez pour me flater,
Qu'il connoîtra le piege où on veut l'arrêter,
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous, si vous m'en croïez, pour lui, pour son honneur
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur ;
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes :
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connoît, qu'il commande en ces lieux ;
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux.
Allez, que Mariamne en Reine soit servie ;
Et respectez ses loix si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur . . .

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus ;
Obéïssez, vous dis-je, & ne repliquez plus.



## SCENE. III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

AInsi donc sans tes soins, sans ton avis fidele
Mariamne expiroit sous cette main cruelle ?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'étoit que trop suspect ;
Le soin misterieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un si grand service !
C'est par toi qu'elle vit : c'est par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce solide bonheur,
Ce bien si précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pû secourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnois Varus à ces ſoins genereux.
Votre bras fut toûjours l'appui dés malheureux.
Quand de Rome en vos mains vous portiez le Tonnere,
Vous étiez occupé du bonheur de la Terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour,
Votre noble pitié plûtôt que votre amour.

VARUS.

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe ?
Qui n'auroit comme moi chéri ſon innocence ?
Quel cœur indifferent n'iroit à ſon ſecours ?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours ?

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur dont vous ſentez la flâme,
Se déguiſe en vertu pour mieux vaincre votre ame ;
Et ce feu malheureux....

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
L'infortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime, il eſt trop vrai, mon ame toute nuë,
Ne craint point, cher Albin, de paroître à ta vûë :

Juge si son péril a dû troubler mon cœur!
Moi qui borne à jamais mes vœux à son bonheur,
Moi qui rechercherois la mort la plus affreuse,
Si ma mort un moment pouvoit la rendre heureuse.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur est changé!
Qu'il venge bien l'amour qu'il avoit outragé!
Je ne reconnois plus ce Romain si severe,
Qui parmi tant d'objets empressez à lui plaire;
N'a jamais abaissé ses superbes regards,
Sur ces beautez que Rome enferme en ses Remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point; tu sçais que mon courage
A la seule vertu réserva son hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautez,
Offroient de vains attraits à mes yeux révoltez.
Je fuïois leurs complots, leurs brigues éternelles;
Leurs amours passagers, leurs vengeances cruelles.
Je voïois leur orgueil accru du déshonneur,
Se montrer triomphant sur leur front sans pudeur.

L'altiere ambition ; l'interêt, l'artifice ;
La folle vanité, le frivole caprice ;
Chez les Romains séduits prenans le nom d'amour ;
Gouverner Rome entiere, & regner tour à tour.
J'abhorrois, il est vrai, leur indigne conquête,
A leur joug odieux je dérobois ma tête ;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triste Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la Guerre ;
Eût au pouvoir d'Auguste abandonné la Terre ;
Et qu'Herode à ses pieds au milieu de cent Rois ;
De son sort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeste à mon cœur ! malheureuse contrée !
C'est là que Mariamne à mes yeux s'est montrée :
L'Univers étoit plein du bruit de ses malheurs.
Son parricide Epoux faisoit couler ses pleurs.
Ce Roi si redoutable au reste de l'Asie,
Fameux par ses Exploits & par sa jalousie,
Prudent, mais soupçonneux, vaillant, mais inhumain ;
Au sang de son beau-pere avoit trempé sa main.
Sur ce Trône sanglant il laissoit en partage
A la fille des Rois la honte & l'esclavage.

Du ſort qui la pourſuit tu connois la rigueur.
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la Cour des Rois la verité proſcrite,
L'aimable verité ſur ſes levres habite.
Son unique artifice eſt le ſoin genereux,
D'aſſûrer des ſecours aux jours des malheureux.
Son devoir eſt ſa loi; ſa tranquille innocence
Pardonne à ſes Tyrans, mépriſe ſa vengeance,
Et près d'Auguſte encore implore mon appui,
Pour ce barbare Époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruit en un jour:
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement par l'eſpoir aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu ſans l'avoir amoli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili.
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
Je prétends la venger & non-pas la ſéduire.

ALBIN.

Mais si le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains ;
S'il rentre en ses Etats...

VARUS.

Et c'est ce que je crains.
Hélas ! près du Senat je l'ai servi moi-même.
Sans doute il a déja reçû son diadême !
Et cet indigne Arrêt que sa bouche a dicté,
Est le premier essai de son autorité.
Ah ! son retour ici lui peut être funeste.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reste.
Reine pour vous deffendre on me verra perir.
L'Univers doit vous plaindre, & je dois vous servir.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL

SALOME.



Enfin vous le voïez, ma haine est confonduë.
Mariamne triomphe, & Salome est perduë.
Zarès fut sur les eaux trop long-temps arrêté ;
La Mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Herode en partant pour son nouvel empire,
Revôle avec les vents vers l'objet qui l'attire.

Et les Mers & l'amour, & Varus & le Roi,
Le Ciel, les Elemens, sont armez contre moi.
Fatale ambition que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!
Je vous l'avois bien dit, que dans le fonds du cœur
Le Roi se repentoit de sa juste rigueur.
De son fatal penchant l'ascendant ordinaire,
A révôqué l'Arrêt dicté dans sa colere.
J'en ai déja reçû les funestes avis.
Et Zarès à son Roi renvoïé par mépris,
Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur sterile,
Qu'un opprobre éternel, & qu'un crime inutile.
Déja de ma Rivale adorant la faveur,
Le Peuple à ma disgrace insulte avec fureur.
Je verrai tout plier sous sa grandeur nouvelle,
Et mes foibles honneurs éclipsez devant elle.
Mais c'est peu que sa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va signaler ma chûte & son crédit.
Je ne me flatte point: je sçais comme en sa place
De tous mes ennemis je confondrois l'audace.
Ce n'est qu'en me perdant qu'elle pourra regner;
Et son juste courroux ne doit point m'épargner.

Cependant ! ô crainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ſes yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec reſpect eſſuïer ſes hauteurs,
Et la feliciter ſur mes propres malheurs.

MAZAEL.

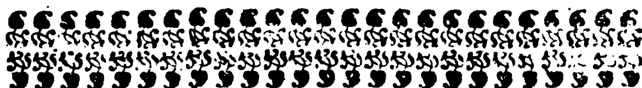
Contre elle encore, Madame, il vous reſte des armes.
J'ai toûjours redouté le pouvoir de ſes charmes :
J'ai toûjours craint du Roi les ſentimens ſecrets.
Mais ſi je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colere d'Herode autrefois peu durable,
Eſt enfin devenuë une haine implacable.
Il déteſte la Reine, il a juré ſa mort :
Et s'il ſuſpend le coup qui terminoit ſon ſort,
C'eſt qu'il veut ménager ſa nouvelle puiſſance :
Et lui-même en ces lieux aſſûrer ſa vengeance.
Mais ſoit qu'enfin ſon cœur en ce funeſte jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'eſt aſſez qu'une fois il ait proſcrit ſa tête.
Mariamne aiſément groſſira la tempête :
La foudre gronde encor : un Arrêt ſi cruel,
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.

Vous verrez Marianne à soi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Herode à ranimer sa haine;
Irriter son Epoux par de nouveaux dédains,
Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De sa perte en un mot, reposez-vous sur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle.
Non, c'est par d'autres coups que je veux la frapper;
Dans un piege plus sûr, il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon interêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus observé la colere;
Ce transport violent de son cœur agité,
N'est point un simple effet de generosité.
La tranquille pitié n'a point ce caractere.
La Reine a des appas, Varus a pû lui plaire.
Ce n'est pas que mon cœur injuste en son dépit,
Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit:
Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flateur encens qu'on prodigue à ses charmes.
Qu'elle goûte à loisir ce dangereux bonheur.
Moi, je veux de mon Roi partager la grandeur,

Je veux qu'à mon parti la Cour ſe réüniſſe,
Que ſous mes volontez tout tremble, tout fléchiſſe;
Voilà mes interêts & mes vœux aſſidus.
Vous, obſervez la Reine, éxaminez Varus,
Faites veiller ſur eux les regards mercenaires,
De tous ces délateurs aujourd'hui néceſſaires,
Qui vendent les ſecrets de leurs Concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais, la voici. Pourquoi faut-il que je la voïe!



## SCENE II.

MARIAMNE, ELIZE, SALOME,
MAZAEL, NABAL.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joïe;
Rome me rend un Frere, & vous rend un Epoux,
Couronné, tout-puiſſant, & digne enfin de vous.

Son amour méprisé, son trop de défiance,
Avoit contre vos jours allumé sa vengeance.
Mais ce feu violent s'est bien-tôt consumé.
L'amour arma son bras, l'amour l'a desarmé.
Ses triomphes passez, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de grand, dont l'Univers l'honore,
Les droits du Senat même à ses soins confiez,
Sont autant de presens qu'il va mettre à vos pieds.
Possedez désormais son ame & son empire;
C'est ce qu'à vos vertus mon amitié desire.
Et je vais par mes soins serrer l'heureux lien,
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le sien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce service.
Je vous connois, Madame, & je vous rends justice.
Je sçai par quels complots, je sçai par quels détours,
Votre haine impuissante a poursuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez, peut-être
Mais vous deviez du moins apprendre à me connoître.
Ne me redoutez point; je sçais également
Dédaigner votre crime, & votre châtiment.

J'ai vû tous vos desseins, & je vous les pardonne.
C'est à vos seuls remords que je vous abandonne ;
Si toutefois après de si lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

Je n'ai point merité cette injuste colere.
Ma conduite, mes soins, & l'aveu de mon Frere,
Contre tous vos soupçons vont me justifier

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier,
Dans l'état où je suis, c'est assez pour ma gloire ;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'ose ici, grande Reine, attester l'Eternel,
Que mes soins à regret . . .

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazael.
Vos excuses pour moi sont un nouvel outrage.
Obéïssez au Roi, voilà votre partage.
A mes Tyrans vendu, servez bien leur couroux,
Je ne m'abaisse pas à me plaindre de vous.

*A Salome.*

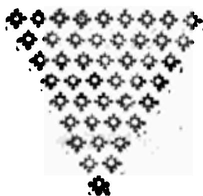
Je ne vous retiens point ; & vous pouvez, Madame ;
Aller apprendre au Roi les ſecrets de mon ame.
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer,
Un couroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie ;
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie :
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

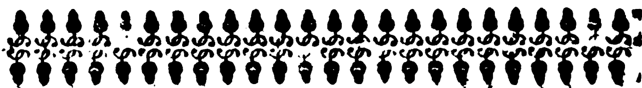
MAZAEL.

Quel orgueïl !

SALOME.

Mazaël on pourra le confondre,
Et c'eſt en me vengeant que je dois lui répondre.





## SCENE III.

### MARIAMNE, ELIZE, NABAL.

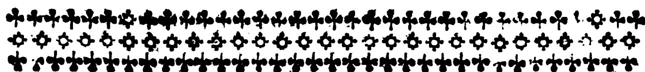
ELIZE.

AH ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des Ennemis ardens à vous persecuter !
La vengeance d'Herode un moment suspenduë,
Sur votre tête encor, est peut-être étenduë.
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignoit de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuïe.
Ce défenseur heureux de votre illustre vie,
Varus, aux Nations qui bornent cet Etat,
Ira porter bien-tôt les Ordres du Senat.
Hélas ! grace à ses soins, grace à vos bontez même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir suprême :
Il revient plus terrible & plus fier que jamais,
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits :

Vous dépendrez ici de ce superbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus . . .

MARIAMNE.

Chere Elise en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raisons ; j'en demeure frapée :
Mais d'un autre interêt mon ame est occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirez.
Que Varus vienne ici ; vous Nabal, demeurez.



## SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

VOs vertus, votre zele, & votre experience,
Ont acquis dès long-temps toute ma confiance.
Mon cœur vous est connu, vous sçavez mes desseins,
Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vû ma Mere au desespoir réduite
Me presser en pleurant d'accompagner sa fuite.

Son eſprit agité d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Herode en fureur.
Encor tout dégoûtant du ſang de ſa Famille,
Venir à ſes yeux-même aſſaſſiner ſa Fille.
Elle veut que mes Fils portez entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux Climats.
Les Vaiſſeaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent ſur les Eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguſte, des Romains.
Je ſçai qu'il m'eſt permis de füir mes Aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit foibleſſe;
Prête à füir un Epoux, mon cœur frémit d'effroi;
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré-moi.

NABAL.

Cet effroi genereux n'a rien que je n'admire.
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecretes.
Ouvrez les yeux, Madame, & voïez où vous êtes.

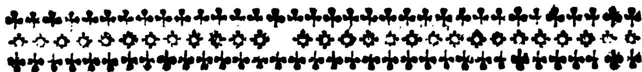
C'eſt là que répandu par les mains d'un Epoux ;
Le ſang de votre Pere a rejailli ſur vous.
Votre Frere en ſes lieux a vû trancher ſa vie.
Envain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie ;
Envain Ceſar trompé l'en abſoût aujourd'hui ;
L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre Mere ;
L'affront fait à vos Fils, le ſang de votre Pere,
La cruauté du Roi, la haine de ſa Sœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur ;
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée,)
La mort en ce jour même à vos yeux preſentée.
Enfin ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſûré vous marchez au trépas :
Du moins de vos Enfans embraſſez la défenſe.
Le Roi leur a du Trône arraché l'eſperance ;
Et vous connoiſſez trop ces Oracles affreux,
Qui depuis ſi long-temps vous font trembler pour eux.
Le Ciel vous a prédit qu'une main étrangere,
Devoit un jour unir vos Fils à votre Pere.

Un Arabe implacable a déja sans pitié,
De cet Oracle obscur accompli la moitié.
Madame après l'horreur d'un essai si funeste,
Sa cruauté, sans doute, accompliroit le reste.
Dans ses emportemens rien n'est sacré pour lui.
Eh! qui vous répondra que lui-même aujourd'hui,
Ne vienne executer sa sanglante menace,
Et des Asmonéens anéantir la race?
Il est temps désormais de prévenir ses coups:
Il est temps d'épargner un meurtre à votre Epoux;
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes,
Le fer de vos Tyrans, & l'éxemple des crimes.
   Nourri dans ce Palais près des Rois vos Aïeux;
Je suis prêt à vous suivre en tout temps, en tous lieux.
Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même,
Implorer du Senat la justice suprême,
Remettre de vos Fils la fortune en sa main;
Et les faire adopter par le Peuple Romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son regne heureux & juste,

Si la Terre avec joïe embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus temps que mon cœur délibere;
Je cede à vos conseils, aux larmes de ma Mere:
Au danger de mes Fils, au sort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner, peut-être, en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma Mere, allez; quand la nuit sombre,
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre;
Qu'au fond de mon Palais, on me vienne avertir.
On le veut, il le faut; je suis prête à partir.



## SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

VARUS.

JE viens m'offrir, Madame, à vos ordres suprêmes.
Vos volontez, pour moi, sont les loix des Dieux mêmes.

Faut-il

Faut-il armer mon bras contre vos ennemis ?
Commandez, j'entreprens ; parlez & j'obéïs.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,
Ni de solliciter par d'inutiles vœux,
Les bontez d'un Héros, l'appui des malheureux.
Lorsqu'Herode attendoit le Trône ou l'esclavage,
J'osai long-temps pour lui briguer votre suffrage.
Malgré ses cruautez, malgré mon desespoir,
Malgré mes interêts, j'ai suivi mon devoir.
J'ai servi mon Epoux ; je le ferois encore.
Souffrez que pour moi-même enfin je vous implore.
Souffrez que je dérobe à d'inhumaines loix,
Les restes malheureux du pur sang de nos Rois.
J'aurois dû dès long-temps, loin d'un lieu si coupable,
Demander au Senat un azile honorable.
Mais, Seigneur, je n'ai pû dans les troubles divers,
Dont vos divisions ont rempli l'Univers,
Chercher parmi l'effroi, la Guerre & les ravages,
Un Port aux mêmes lieux d'où partoient les Orages.

Auguste, au monde entier donne aujourd'hui la paix.
Sur toute la nature il répand ses bien-faits.
Après les longs travaux d'une Guerre odieuse,
Aïant vaincu la Terre, il veut la rendre heureuse.
Du haut du Capitole il juge tous les Rois:
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à ses bontez plus justement pretendre,
Que mes foibles Enfans que rien ne peut défendre,
Et qu'une Mere en pleurs amene auprès de lui,
Du bout de l'Univers implorer son appui?
Loin de ces lieux sanglants que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de son Trône.
Ses genereuses mains pourront secher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que sur mes Ennemis son bras s'appésantisse.
C'est assez que mes Fils, témoins de sa justice,
Formez par son éxemple, & devenus Romains,
Apprennent à regner des Maîtres des Humains.
Pour conserver les Fils, pour consoler la Mere,
Pour finir tous mes maux, c'est en vous que j'espere.

Je m'adresse à vous seul, à vous, à ce grand cœur,
De la simple vertu, genereux Protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je respire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal Empire.
Donnez-moi dans la nuit des guides assûrez,
Jusques sur vos Vaisseaux dans Sidon préparez.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je pense?
De ces sombres regards, & de ce long silence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

VARUS.

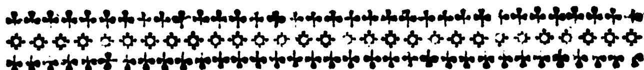
Non, ... je respecte trop vos ordres absolus.
Mes Gardes vous suivront jusques dans l'Italie.
Disposez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuïez le Roi. Rompez vos nœuds infortunez.
Il est assez puni si vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à son injustice:
Et je sens qu'il n'est point de si cruel suplice ...
Pardonnez-moi ce mot: il m'échape à regret.
La douleur de vous perdre a trahi mon secret.
Tout mon crime est connu. Mais malgré ma foiblesse,
Songez que mon respect égale ma tendresse.

Le malheureux Varus ne veût que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flatois, Seigneur, & j'avois lieu de croire,
Qu'avec mes interêts vous cheriſſiez ma gloire.
Et quand le grand Varus a conſervé mes jours,
J'ai crû qu'à ſa pitié je devois ſon ſecours.
Je ne m'attendois pas que vous duſſiez vous même,
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême :
Ni que dans mes périls, il me falût jamais,
Rougir de vos bontez, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe,
Vous ait rien dérobé de ma reconnuoſſance.
Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.
J'oublirai votre flâme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un Heros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourroit vous en priver,
Seigneur ; & je vous fuis pour vous la conſerver.





## SCENE VI.

### VARUS, ALBIN.

ALBIN.

VOus vous troublez, Seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai ſenti, je l'avouë, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je ſuis conſumé,
Ces foibleſſes d'un cœur, qui n'avoit point aimé.
Je ne connoiſſois pas tout le poids de ma chaîne.
Je la ſens à regret; je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle impoſoit ſilence à ma témérité!
Sans trouble & ſans courroux, ſa tranquille ſageſſe
M'apprenoit mon devoir, & plaignoit ma foibleſſe.
J'adorois, cher Albin, juſques à ſes refus.
J'ai perdu l'eſpérance; & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve, ô Dieux! ma conſtance eſt réduite!

ALBIN.

Etes-vous réſolu de préparer ſa fuite?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous reſpecter ſes rigueurs,
Juſques à vous charger du ſoin de vos malheurs ?
Quel eſt vôtre deſſein ?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne ?
Que je déſobéïſſe aux loix qu'elle me donne ?
Non, non, mon cœur encor eſt trop digne du ſien.
Mariamne a parlé, je n'éxamine rien.
Que loin de ſes Tyrans, elle aille auprès d'Auguſte,
Sa fuite eſt raiſonnable & ma douleur injuſte.
L'amour me parle en vain, je vôle à mon devoir.
Je ſervirai la Reine, & même ſans la voir.
Elle me laiſſe, au moins, la douceur éternelle,
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je briſe ſes liens ; je lui ſauve le jour.
Je fais plus. Je lui veux immoler mon amour.
Et fuiant ſa beauté, qui me ſéduit encore,
Egaler, s'il ſe peut, ſa vertu que j'adore.

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.



## SCENE PREMIERE.



VARUS, NABAL, ALBIN,
*Suite de Varus.*

NABAL.



Ui, Seigneur, en ces lieux l'heureux Herode arrive.
Les Hebreux pour le voir ont volé sur la Rive.
Salome qui craignoit de perdre son crédit,
Par ses conseils flateurs assiege son esprit.





Ses Courtiſans en foule au tour de lui ſe rendent :
Les palmes dans les mains, nos Pontifes l'attendent.
Idamas le devance, & député vers vous,
Il vient au nom d'Herode embraſſer vos genoux.
C'eſt ce même Idamas, cet Hebreu plein de zele,
Qui toûjours à la Reine eſt demeuré fidele :
Qui ſage Courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Herode adouci la rigueur :
Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne ;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtere vertu craint de l'executer.
Sa Mere eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui preſente ſes Fils, la baigne de ſes larmes :
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ :
La Reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie,
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare, & le plus précieux,
Que jamais à la Terre aïent accordé les Cieux.
Protegez, conſervez une auguſte Famille ;
Sauvez de tant de Rois la déplorable Fille.

Vos Gardes ſont-ils prêts ? Puis-je enfin l'avertir ?

VARUS.

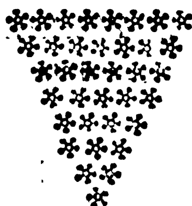
Oüi, j'ai tout ordonné ; la Reine peut partir.

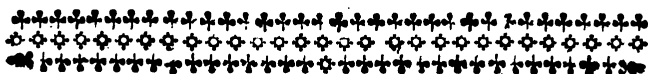
NABAL.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un Serviteur fidele,
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

VARUS.

Allez ; ſur mes Vaiſſeaux accompagnez ſes pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritoit pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des Ondes ;
Que le Ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, Vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des Serviteurs des Rois, ſage & parfait modele,
Votre ſort eſt trop beau ; vous vivrez auprès d'elle.





## SCENE II.

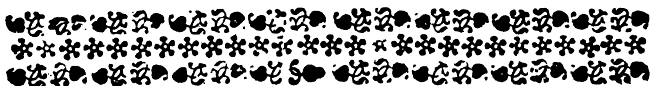
### VARUS, ALBIN.

*Suite de Varus.*

VARUS.

Mais déja le Roi vient. Déja dans ce séjour,
Le son de la trompette annonce son retour.
Quel retour, justes Dieux! Que je crains sa présence!
Le cruel peut d'un coup assûrer sa vengeance.
Plût au Ciel que la Reine eût déja pour jamais,
Abandonné ces lieux consacrez aux forfaits!
Hélas! je ne puis même accompagner sa fuite,
Plus je l'adore, ( & plus il faut que je l'évite.)
C'est un crime pour moi d'oser suivre ses pas.
Et tout ce que je puis... mais je vois Idamas.





## SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN.

*Suite de Varus.*

IDAMAS.

AVant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le ſacré Diadême,
Et vous ſoûmettre un rang, qu'il doit à vos bontez;
Seigneur, ſouffrirez-vous?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.
Le Roi peut s'épargner ces frivoles hommages,
De l'amitié des Grands, importuns témoignages,
D'un Peuple curieux trompeur amuſement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez; Rome, enfin, vient de vous rendre un Maître,
Herode eſt Souverain, eſt-il digne de l'être?

La Reine en ce moment, eſt-elle en ſûreté ?
Et le ſang innocent ſera-t'il reſpecté ?

IDAMAS.

Veüille le juſte Ciel, formidable au parjure,
Ouvrir les yeux du Roi, qu'aveugle l'impoſture.
Mais qui peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens ?
Il obſerve avec nous un ſilence farouche.
Le nom de Mariamne échape de ſa bouche.
Il menace, il ſoûpire, il donne en frémiſſant,
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtoit, Mariamne eſt formée ;
Il la haït d'autant plus qu'il l'avoit trop aimée.
Le perfide Zarès par vôtre ordre arrêté,
Et par vôtre ordre enfin remis en liberté,
Artiſan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome, avec ſoin, ſervira la furie.
Mazaël en ſecret leur prête ſon ſecours.
Le ſoupçonneux Herode écoute leurs diſcours ;
Ils l'aſſiégent ſans ceſſe ; & leur haine attentive
Tient toûjours loin de lui la verité captive.

Ainſi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois,
Ce Roi, dont Rome même admira les Exploits,
De qui la Renommée allarme encore l'Aſie,
Dans ſa propre Maiſon voit ſa gloire avilie :
Haï de ſon Epouſe, abuſé par ſa Sœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
Mais je le plains, Seigneur, & crains tout pour la Reine ;
Daignez la proteger.

VARUS.

Il ſuffit, Idamas.
La Reine eſt en danger ; Albin, ſuivez mes pas,
Venez ; c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi, du Roi vous fuirez la preſence ?

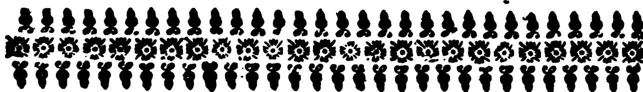
VARUS.

Je ſçai qu'en ce Palais je dois le recevoir,
Le Senat me l'ordonne, & tel eſt mon devoir :
Mais un autre interêt, un autre ſoin m'anime ;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

*Il ſort.*

IDAMAS.

Quels orages nouveaux ! quel trouble je prévoi !
Puissant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.



## SCENE IV.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS,

*Suite d'Herode.*

HERODE.

EH quoi ! Varus aussi semble éviter ma vûë !
Quelle horreur devant moi s'est par tout répanduë !
Ciel ! ne puis-je inspirer que la haine, ou l'effroi ?
Tous les cœurs des Humains sont-ils fermez pour moi ?
En horreur à la Reine, à mon Peuple, à moi-même,
A regret sur mon front je vois le Diadême.
Herode en arrivant, recüeille avec terreur,
Les chagrins dévorans qu'a semez sa fureur.
Ah Dieu !

MAZAEL.

Daignez calmer ces injustes allarmes.

HERODE.

Malheureux qu'ai-je fait ?

MAZAEL.

Quoi ! vous versez des larmes ?
Vous, ce Roi fortuné, si sage en ses desseins,
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains ?
Songez, Seigneur, songez, à ces noms pleins de gloire,
Que vous donnoient jadis Antoine & la Victoire.
Songez que près d'Auguste, appellé par son choix,
Vous marchiez, distingué de la foule des Rois.
Revoïez à vos loix Jerusalem renduë,
Jadis par vous conquise, & par vous défenduë
Reprenant aujourd'hui sa premiere splendeur,
Et contemplant son Prince, au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la Paix, dans la Guerre . . .

HERODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la Terre.
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups ;
Et pour comble d'horreurs, je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'eſt-il permis de parler ſans contrainte ?
Ce Thrône auguſte & ſaint qu'environne la crainte,
Seroit mieux affermi s'il l'étoit par l'amour.
En faiſant des heureux, un Roi l'eſt a ſon tour,
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourroit tarir d'un mot leur ſource empoiſonnée.
Seigneur, ne ſouffrez plus que d'indignes diſcours,
Oſent troubler la paix, & l'honneur de vos jours ;
Ni que de vils flateurs écartent de leur Maître,
Des cœurs infortunez qui vous cherchoient peut-être.
Bien-tôt de vos vertus, tout Iſraël charmé...

HERODE.

Eh ! croïez-vous encor que je puiſſe être aimé ?

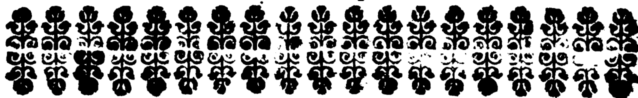
MAZAEL.

Seigneur, à vos deſſeins Zarès toûjours fidele,
Renvoïé près de vous, & plein du même zele,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HERODE.

Quoi ! tous deux ſans relâche, ils veulent m'accabler !
Que jamais devant moi ce monſtre ne paroiſſe.
Je l'ai trop écouté.... Sortez tous ; qu'on me laiſſe.

Ciel ! qui pourra calmer un trouble si cruel ?...
Demeurez Idamas, demeurez Mazaël.



## SCENE V.

HERODE, MAZAEL, IDAMAS.

HERODE.

EH bien ! voilà ce Roi si fier & si terrible ;
Ce Roi dont on craignoit le courage infléxible ;
Qui sçût vaincre, & regner : qui sçût briser ses fers ;
Et dont la politique étonna l'Univers.
Qu'Herode est aujourd'hui different de lui-même !

MAZAEL.

Tout adore à l'envi vôtre grandeur suprême.

IDAMAS.

Un seul cœur vous résiste, & l'on peut le gagner.

HERODE.

Non, je suis un barbare, indigne de regner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne...

HERODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas! qui me condamne;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité,
L'excès de ma foibleſſe, & de ma cruauté.

MAZAEL.

Seigneur votre clémence augmente encor ſa haine.
Elle fuit votre vûë.

HERODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui, vous, Seigneur?

HERODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs, que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toûjours troublé, toûjours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune Cour.

Quelle entrevûë ! ô Cieux ! quels combats ! quel supplice !
Dans ses yeux indignez, j'ai lû mon injustice.
Ses regards inquiets n'osoient tomber sur moi ;
Et tout, jusqu'à mes pleurs, augmentoit son effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voïez, sa haine envenimée ;
Jamais par vos bontez ne sera désarmée.
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HERODE.

Elle me hait ! ah Dieu ! je l'ai trop merité.
Je lui pardonne, hélas ! dans le sort qui l'accable ;
De haïr à ce point un Epoux si coupable.

MAZAEL.

Vous, coupable ? eh ! Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait, pour vous justifier ?
Ses mépris outrageans, sa superbe colere,
Ses desseins contre vous, les complots de son Pere ?
Le sang qui la forma, fut un sang ennemi.
Le dangereux Hircan vous eût toûjours trahi :

Et des Asmonéens la brigue étoit si forte,
Que sans un coup d'Etat vous n'auriez pû ...

HERODE.

N'importe.

Hircan étoit son pere ; il falloit l'épargner.
Mais je n'écoutai rien que la soif de regner.
Ma politique affreuse a perdu sa famille.
J'ai fait périr le Pere ; & j'ai proscrit la Fille :
J'ai voulu la haïr ; j'ai trop sçû l'opprimer.
Le Ciel pour m'en punir, me condamne à l'aimer.
Mes rigueurs, ses chagrins, la perte de son pere,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chere.
Si son cœur, ... si sa foi, ... mais c'est trop differer.
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver ; dis-lui que mon ame asservie,
Met à ses pieds mon Trône, & ma gloire & ma vie.
Je veux dans ses Enfans choisir un Successeur.
Des maux qu'elle a soufferts, elle accuse ma Sœur :
C'en est assez. Ma Sœur, aujourd'hui renvoïée,
A ce cher interêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi ! Seigneur, vous voulez...

HERODE.

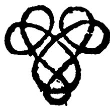
Oüi, je l'ai résolu.

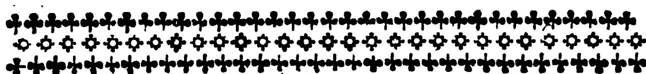
Oüi, mon cœur désormais la voit, la considere,
Comme un present des Cieux, qu'il faut que je révere.
Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu !
A Mariamne, enfin, je devrai ma vertu.
Il le faut avoüer : On m'a vû dans l'Asie,
Regner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du Peuple, admiré ; mais haï ;
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma Sœur, que trop long-temps mon cœur a daigné croire,
Ma Sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ses sanglants projets,
Sa main faisoit couler le sang de mes Sujets,
Les accabloit du poids de mon Sceptre terrible :
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portoit à son Epoux les pleurs des malheureux.

C'en est fait, Je prétens, plus juste, & moins sévere,
Par le bonheur public, essaïer de lui plaire.
Sion va respirer sous un regne plus doux.
Mariamne a changé le cœur de son Epoux.
Mes mains loin de mon Trône écartant les allarmes,
Deux Peuples opprimez vont essüier les larmes.
Je veux sur mes Sujets regner en Cytoïen,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je; & sur tout, à sa vûë,
Peins bien le repentir de mon ame éperdûë.
Dis-lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vôle, & reviens. Que vois-je! c'est ma Sœur.

*à Mazaël.*

Sortez... Termine ô Ciel les chagrins de ma vie.





## SCENE VI.

HERODE, SALOME.

SALOME.

HE' bien ? vous avez vû vôtre chere Ennemie ?
Avez-vous essuié des outrages nouveaux ?

HERODE.

Madame, il n'est plus temps d'appesantir mes maux.
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miserable.
Assez & trop long-temps sur ma triste Maison,
La vengeance, & la haine ont versé leur poison.
De la Reine & de vous, les discordes cruelles,
Seroient de mes tourmens les sources éternelles.
Ma Sœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux
Eloignez-vous; partez; füiez ces tristes lieux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entens-je ? ah ! fatale Ennemie ?

HERODE.

Un Roi vous le commande, un Frere vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce Frere malheureux,
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre.
Ne perſecutez plus mes jours trop agitez.
Murmurez ; plaignez-vous, plaignez-moi : mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croïez mon éxil, & juſte & nécéſſaire ;
A vos moindres deſirs inſtruite à conſentir,
Lorſque vous commandez, je ne ſçai qu'obéïr.
Vous ne me verrez point, ſenſible à mon injure,
Atteſter devant vous le ſang & la nature.
Sa voix trop rarement ſe fait entendre aux Rois,
Et près des paſſions le ſang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié ſincere,
Dont le zele aujourd'hui commence à vous déplaire.

Je rappelle encor moins mes ſervices paſſez.
Je vois trop qu'un regard les a tous effacez.
Mais avez-vous penſé que Mariamne oublie,
Qu'Herode en ce jour même attenta ſur ſa vie ?
Vous, qu'elle craint toûjours, ne la craignez-vous plus ?
Ses vœux, ſes ſentimens, vous ſont-ils inconnus ?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De ſon cœur outragé les vengeances faciles ?
Quels yeux interreſſez à veiller ſur vos jours,
Pourront de ſes complots démêler les détours ?
Son courroux aura-t'il quelque frein qui l'arrête ?
Et penſez-vous enfin, que lorſque votre tête
Sera par vos ſoins même expoſée à ſes coups,
L'amour qui vous ſéduit, lui parlera pour vous ?
Quoi donc ! tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HERODE.

Ah ! laiſſez-moi douter un moment de ſa haine.
Laiſſez-moi me flatter de regagner ſon cœur.
Ne me détrompez point, reſpectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois que votre haine altiere,
Entre la Reine & moi mettoit une barriere ;

Que vous ſeule excitiez ſon courroux endurci,
Et que ſans vous, enfin, j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſçavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HERODE.

Non ma Sœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne, à ſon gré peut menacer mes jours :
Ils me ſont odieux ; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chere.

SALOME.

Ah ! c'eſt trop l'épargner, vous tromper, & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir ;
Et je vais vous parler, dûſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné ! qu'un vil amour ſurmonte,
Connoiſſez Mariamne, & voïez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt charmé,
C'eſt peu de vous haïr ;... un autre en eſt aimé.

HERODE.

Un autre en eſt aimé ! Pouvez-vous bien barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare ?

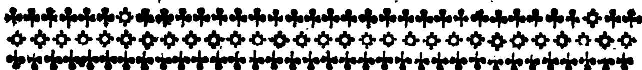
Que dis-je ? ah, malheureux ! je ſens qu'au fond du cœur
Je n'écoute que trop ce ſoupçon plein d'horreur.
Un autre en eſt aimé ! Nommez-moi donc, cruelle,
Le ſang que doit verſer ma vengeance nouvelle.
Pourſuivez votre ouvrage. Achevez mon malheur.

SALOME.

Vous le voulez...

HERODE.

Parlez, je l'ordonne.



## SCENE VII.

HERODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Ah ! Seigneur,
Venez, ne ſouffrez pas que ce crime s'acheve :
Votre Epouſe vous fuit ; & Varus vous l'enleve.

HERODE.

Mariamne ! Varus ! où ſuis-je ? juſtes Cieux !

MAZAEL.

Varus & ſes Soldats ſont ſortis de ces lieux.
Il prépare à l'inſtant cette indigne retraite ;
Il place auprès des Murs une eſcorte ſecrete.
Mariamne l'attend pour ſortir du Palais ;
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HERODE.

Ah ! le charme eſt rompu, le jour, enfin, m'éclaire.
Venez ; à ſon courroux, connoiſſez votre Frere.
Surprenons l'infidele : & vous allez juger,
S'il eſt encor Herode, & s'il ſçait ſe venger.

*Fin du troiſiéme Acte.*

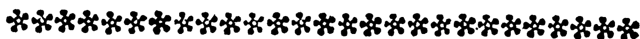




# ACTE IV.



## SCENE PREMIERE.



SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.



AMAIS, je l'avouërai, plus heureuse apparence,
N'a d'un mensonge adroit soûtenu la prudence:
Ma bouche auprès d'Herode avec dexterité,
Confondoit l'artifice avec la verité.
Mais lorsque sans retour Mariamne est perduë,
Quand la faveur d'Herode à vos vœux est renduë,

Dans ces ſombres chagrins, qui peut donc vous plonger?
Madame; en ſe vengeant, le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble: & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi les malheurs que je cauſe.
Vous avez vû tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces Eſclaves tremblans, égorgez de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans, la Reine évanoüie,
Le Roi, le bras levé, prêt à trancher ſa vie.
Ses Fils baignez de pleurs, embraſſant ſes genoux;
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le Roi; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colere, enfin, facile à s'enflâmer;
Mais qui toûjours douteuſe, & toûjours aveuglée,
En ces tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Mazael, mon triomphe eſt encor incertain.
J'ai deux fois en un jour vû changer mon deſtin;

Deux fois j'ai vû l'amour ſucceder à la haine ;
Et nous ſommes perdus, s'il voit encor la Reine.

## SCENE II.

HERODE, SALOME, MAZAEL, *Gardes.*

MAZAEL.

IL vient : de quels ennuis ſon front paroît chargé !

SALOME.

Eh bien, Seigneur, enfin, n'êtes-vous pas vengé ?

HERODE.

Ah ! ma Sœur, à quel point ma flâme étoit trahie !
Venez contre une ingrate animer ma furie.
De ma douleur mortelle, aïez quelque pitié.
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas ! plein d'une erreur, trop fatale, & trop chere,
Je vous ſacrifiois au ſeul ſoin de lui plaire ;

Je vous comptois déja parmi mes Ennemis.
Je punissois sur vous sa haine & ses mépris.
Ah ! j'atteste à vos yeux ma tendresse outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en serez vengée.
Je veux, sur-tout, je veux, dans ma juste fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avoit sur mon cœur.
Hélas ! jamais ce cœur ne brûla que pour elle.
J'aimai, je détestai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Varus, & toi, faudra-t'il que ma main,
Respecte ici ton crime & le sang d'un Romain ?
Non, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis si précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à tes yeux.
Que sur toi, s'il se peut, tout son sang rejaillisse.
Tu l'aimes, il suffit, sa mort est ton supplice.
.. Mais... croïez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur.

SALOME.

Il la conseilleroit. N'en doutez point, Seigneur.

Auguste

Auguſte a des Autels où le Romain l'adore ;
Mais de ſes Ennemis le ſang y fume encore.
Auguſte à tous les Rois a pris ſoin d'enſeigner,
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut regner.
Imitez ſon exemple, aſſûrez votre vie ;
Tout condamne la Reine, & tout vous juſtifie.

MAZAEL.

Ménagez cependant des momens précieux :
Et tandis que Varus eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſpoſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais, ſur tout, aux Hebreux, cachez votre douleur.
D'un ſpectable funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux, témoins de votre outrage,
Fuïez de tant d'objets la douloureuſe image.
Venez, Seigneur, venez au fond de mon Palais,
A vos eſprits troublez, daignez rendre la paix.

HERODE.

Non, ma Sœur, laiſſez-moi la voir & la confondre.
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre :

Joüir du desespoir de son cœur accablé,
Et qu'au moins elle meure, après avoir tremblé.

SALOME.

Quoi! Seigneur, vous voulez vous montrer à sa vûë?

HERODE.

Ah! ne redoutez rien. Sa perte est résoluë.
Vainement l'infidelle espere en mon amour.
Mon cœur, à la clémence est fermé sans retour.
Loin de craindre ces yeux, qui m'avoient trop sçû plaire,
Je sens que sa présence aigrira ma colere.
Gardes, que dans ces lieux on la fasse venir.
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma Sœur, pour un moment, souffrez que je respire.
Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on se retire.

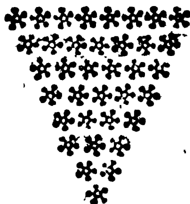


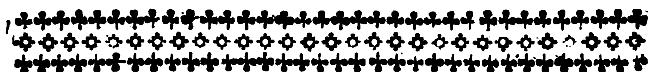
SCENE III.

HERODE *seul.*

TU veux la voir, Herode! à quoi te résous-tu?
Conçois-tu les desseins de ton cœur éperdu?

Quoi ? ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reſte ?
Quel fruit eſpere-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas ! tu ſçais aſſez combien elle t'abhorre.
Tu prétens te venger ! Pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir ! ah ! lâche, indigne de regner,
Va ſoûpirer près d'elle, & cours lui pardonner...
Va voir cette beauté, ſi long-temps adorée...
Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes Ennemis,
Sang des Aſmonéens, dans ſes veines tranſmis,
Sang, qui me haïſſez, & que mon cœur déteſte.
Mais la voici. Grand Dieu ! quel ſpectacle funeſte !





## SCENE IV.

MARIAMNE, HERODE, ELIZE.

*Gardes.*

ELISE.

REprenez vos esprits, Madame, c'est le Roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs ... je le voi.

HERODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent?

MARIAMNE.

Elize soûtien-moi, mes forces s'affoiblissent.

ELIZE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HERODE.

Que lui dirai-je? ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paroître à vos yeux?

Voulez-vous, de vos mains m'ôter ce foible reſte
D'une vie, à tous deux également funeſte ?
Vous le pouvez ; frappez, le coup m'en ſera doux :
Et c'eſt l'unique bien, que je tiendrai de vous.

HERODE.

Oüi, je me vengerai, vous ſerez ſatisfaite.
Mais parlez ; défendez votre indigne retraite.
Pourquoi, lorſque mon cœur, ſi long-temps offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oublioit le paſſé :
Lorſque vous partagiez mon Empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire ?
Quel deſſein ! quelle haine a pû vous poſſeder ?

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander ?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile.
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque azile,
Si Mariamne, enfin, pour la premiere fois,
Du pouvoir d'un Epoux méconnoiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéïſſance ;
Songez à tous ces Rois, dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſez,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HERODE.

Quoi ! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie ;
Quand Varus . . . .

MARIAMNE.

Arrêtez ; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir.
Laiſſez-moi, chez les Morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachez l'un à l'autre,
L'hymen, qui nous unit, joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur. Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon Epoux.

HERODE.

Perfide ! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne, & qui me déshonore !
Vos coupables dédains vous accuſent aſſez ;
Et je crois tout de vous, ſi vous me haïſſez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort eſt certaine,
Que vous importe, hélas ! ma tendreſſe, ou ma haine ?
Et quel droit déſormais avez-vous ſur mon cœur,
Vous qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur ;

Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes allarmes :
Vous, de tous mes Parens destructeur odieux ;
Vous, teint du sang d'un Pere, expirant à mes yeux :
Cruel ! ah ! si du moins vôtre fureur jalouse,
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre Epouse ;
Les Cieux me sont témoins, que mon cœur tout à vous.
Vous cheriroit encor, en mourant par vos coups :
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie.
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie :
Prenez soin de mes Fils, respectez vôtre sang ;
Ne les punissez pas d'être nez dans mon flanc :
Herode, aïez pour eux des entrailles de Pere.
Peut-être un jour, hélas ! vous connoîtrez leur Mere.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que seul dans l'Univers, vous avez soupçonné ;
Ce cœur qui n'a point sçû ; trop superbe, peut-être,
Déguiser ses douleurs, & ménager un Maître :
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez voulu.

HERODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, & quel pouvoir suprême,
Commande à ma colere, & m'arrache à moi-même?
Mariamne . . .

MARIAMNE.

Cruel!

HERODE.

. . . O foiblesse! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je suis voïez du moins l'horreur,
Otez-moi par pitié cette odieuse vie.

HERODE.

Ah! la mienne à la vôtre est pour jamais unie.
C'en est fait: je me rends; bannissez votre effroi.
Puisque vous m'avez vû, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus besoin d'excuse & de défense,
Ma tendresse pour vous, vous tient lieu d'innocence.
En est-ce assez, ô Ciel! en est-ce assez, amour?
C'est moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la seule inéxorable?
Quand j'ai tout pardonné, serai-je encor coupable?

Mariamne, ceſſons de nous perſecuter.
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe dételter ?
Nous faudra-t'il toûjours redouter l'un & l'autre ?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à regner en ce jour.
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main ! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſçavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HERODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton Pere & mon Roi.
J'ai répandu ſon ſang pour regner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime ;
Je n'en murmure point, je connois tout mon crime.
Que dis-je ? ſon trépas, l'affront fait à tes Fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Herode a juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe :
J'ai fait plus, ma fureur a pû te ſoupçonner ;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.

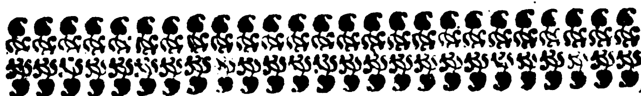
D'un trait si genereux, ton cœur seul est capable.
Plus Herode à tes yeux doit paroître coupable,
Plus ta grandeur éclate à respecter en moi,
Ces nœuds infortunez qui m'unissent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle est ma foiblesse.
Garde-toi d'abuser du trouble qui me presse.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux désordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux... Mariamne...

MARIAMNE.

Ah! barbare,
Un juste repentir produit-il vos transports?
Et pourrai-je en effet, compter sur vos remords?

HERODE.

Oüi tu peux tout sur moi, si j'amollis ta haine.
Hélas! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'est toi qui dans mon cœur as sçû la rallumer.
Tu m'as rendu barbare, en cessant de m'aimer.
Si mon crime est affreux; que le remords l'efface.
Je te jure...



## SCENE V.

HERODE, MARIAMNE, ELIZE.

*Un Garde.*

SEigneur, Varus est dans la Place.
Dans le sang des Boureaux il a fait renverser
L'Echaffaut que Salome a déja fait dresser.
A nos Chefs étonnez, Varus commande en Maître ;
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paroître.

HERODE.

Quoi ! dans le moment même où je suis à vos pieds,
Vous avez pû perfide ?...

MARIAMNE.

Ah ! Seigneur vous croiriez ?...

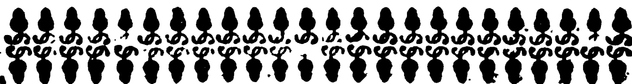
HERODE.

Qu'on la garde, Soldats, qu'on l'ôte de ma vûë.

*On emmene Mariamne.*

Vous ; rassemblez ma Garde en ces lieux répanduë.

Je ne connois plus Rome, & je vais de ce pas...



## SCENE VI.

### HERODE, SALOME.

*Gardes.*

SALOME.

AH! mon Frere, aux Hebréux ne vous presentez pas.
Le Peuple soûlevé demande votre vie.
Le nom de Mariamne excite leur furie.
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HERODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.
Mais quoi! laisser ici la coupable impunie?
Ah! je veux dans son sang laver sa perfidie.
Je veux,... j'ordonne... hélas! dans mon funeste sort,
Je ne puis rien résoudre, & vais chercher la mort.

*Fin du quatriéme Acte.*



# ACTE V.



## SCENE PREMIERE.



MARIAMNE, ELIZE,

MARIAMNE.



Eloignez-vous, Soldats ; daignez laiſſer du moins,
Votre Reine, un moment, reſpirer ſans témoins.

*Les Gardes ſe retirent au coin du Théatre.*

Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée?
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſembloit promettre à mes beaux jours,
D'un bonheur aſſûré, l'inalterable cours ;

Tout cela n'a donc fait que verser sur ma vie ;
Le funeste poison, dont elle fut remplie.
Mes yeux n'ont jamais vû le jour qu'avec douleur.
L'instant où je naquis, commença mon malheur.
Mon berceau fut couvert du sang de ma Patrie.
J'ai vû du Peuple Saint, la gloire anéantie.
Sous ce Trône coupable, un éternel ennui,
M'a creusé le tombeau, que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les profondes eaux j'ai vû périr mon Frere,
Mon Epoux à mes yeux a massacré mon Pere :
Par ce cruel Epoux, condamnée à perir,
Ma vertu me restoit. On ose la flétrir.
Grand Dieu ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.
J'appris de mes Aïeux, que je sçais imiter,
A voir la mort sans crainte, & sans la mériter.
Je t'offre tout mon sang. Deffens au moins ma gloire.
Commande à mes Tyrans d'épargner ma mémoire.
Que le mensonge impur n'ose plus m'outrager.
Honorer la vertu, c'est assez la venger.

Mais quel tumulte affreux ! quel cris ! quelles allarmes !
Ce Palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas ! j'en ſuis la cauſe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah ! qu'eſt-ce que je voi ?



## SCENE II.

MARIAMNE, VARUS, ELIZE, ALBIN.

*Soldats d'Herode.*

*Soldats de Varus.*

VARUS.

FUïez, vils Ennemis qui gardez votre Reine ;
Hébreux, diſparoiſſez. Romains, qu'on les enchaîne.

*Les Gardes & Soldats d'Herode s'en vont.*

Venez, Reine, venez ; ſecondez nos efforts.
Suivez mes pas. Marchons dans la foule des Morts.
A vos Perſecuteurs vous n'êtes plus livrée.
Ils n'ont pû de ces lieux me deffendre l'entrée.

Dans ſon perfide ſang Mazael eſt plongé ;
Et du moins à demi, mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage.
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage.
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Seigneur ; il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontez contre mes Ennemis.
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Herode ont offenſé ma gloire ;
Je les mériterois, ſi je pouvois ſouffrir,
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie ;
L'honneur m'en fait un crime. Il le faut expier,
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

VARUS.

Que faites-vous, hélas ! malheureuſe Princeſſe !
Un moment peut vous perdre. On combat. Le temps preſſe.

Craignez

Craignez encor Herode, armé du deſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſçai mon devoir.

VARUS.

Quoi ! faudra-t'il toujours que Varus vous offenſe ?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran, qu'en vain vous reſpectez,
Je revôle au combat, & mon bras . . .

MARIAMNE.

Arrêtez.
Je déteſte un triomphe, à mes yeux ſi coupable.
Seigneur, le ſang d'Herode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits . . .

VARUS.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints . . .

VARUS.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

VARUS.

Le crime vous ſépare.

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un Barbare.

Sauvez tant de vertus . . .

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

VARUS.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrez.

VARUS.

Il a ſoüillé ſa main du ſang de votre Pere.

MARIAMNE.

Je ſçai ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

VARUS.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertus rend Herode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéïr.

Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête. Il n'eſt rien qui m'étonne.
Et je cours réparer, en cherchant votre Epoux,
Ce temps que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur...



## SCENE III.

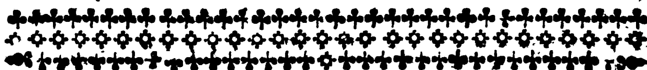
MARIAMNE, ELIZE.

*Gardes.*

MARIAMNE.

Mais il m'échappe; il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô Ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre;
Epargnez mes Sujets; épuiſez tout ſur moi.
Sauvez le Roi lui-même.





## SCENE IV.

MARIAMNE, ELIZE, NABAL.

*Gardes.*

MARIAMNE.

Ah ! Nabal, est-ce toi ?
Qu'as-tu fait de mes Fils ? & que devient ma Mere ?

NABAL.

Le Roi n'a point sur eux étendu sa colere.
Unique, & triste objet de ses transports jaloux,
Dans ces extrémitez ne craignez que pour vous.
Le seul nom de Varus augmente sa furie.
Si Varus est vaincu, c'est fait de votre vie.
Déja même, déja le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres secrets.
Osez paroître, osez vous secourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un Peuple qui vous aime.

Faites voir Mariamne à ce Peuple abbatu.
Vos regards lui rendront son antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hebreux & nos Prêtres.
Tout Juda défendra le pur sang de ses Maîtres.
Madame, avec courage, il faut vaincre, ou perir.
Daignez...

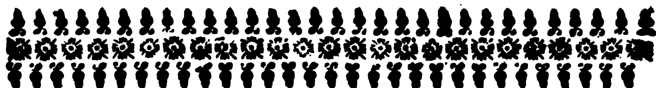
MARIAMNE.

Le vrai courage est de sçavoir souffrir.
Non d'aller exciter une foule rebelle,
A lever sur son Prince une main criminelle.
Je rougirois de moi, si craignant mon malheur,
Quelques vœux pour sa mort avoient surpris mon cœur,
Si j'avois un moment en secret souhaité ma vengeance,
Et fondé sur sa perte un reste d'esperance.
Nabal, en ce moment, le Ciel met dans mon sein
Un desespoir plus noble, un plus digne dessein.
Le Roi qui me soupçonne, enfin, va me connoître.
Au milieu du Combat on me verra paroître.
De Varus & du Roi j'arrêterai les coups,
Je remettrai ma tête aux mains de mon Epoux.





Je fuïois ce matin, ſa vengeance cruelle;
Ses crimes m'éxiloient; ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne; & prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.



## SCENE V.

ELIZE, NABAL.

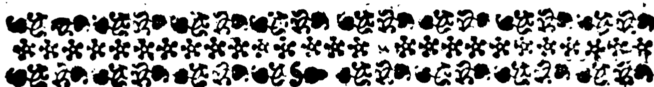
NABAL.

O Dieu! qui l'inſpirez, ô Juſtice éternelle!
Deffendez l'innocence, & combattez pour elle.
Elize, ſur ſes pas, courrons chercher le Roi.

ELIZE.

Ciel! Herode revient; je l'entends; je le voi.





## SCENE VI.

HERODE, IDAMAS.

*Gardes.*

HERODE.

QUe je n'entende plus le nom de l'infidelle.
C'eſt un crime envers moi d'oſer me parler d'elle.
Eh bien, braves Soldats, n'ai-je plus d'Ennemis ?

IDAMAS.

Les Romains ſont défaits ; les Hebreux ſont ſoûmis :
Varus, percé de coups, vous cede la Victoire.
Ce jour vous a comblé d'une éternelle gloire.
Mais le ſang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer ſur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur ; & qu'une telle offenſe....

HERODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.

Je perds l'indigne objet que je n'ai pû gagner,
Et de ce ſeul moment je commence à regner.
J'étois trop aveuglé ; ma fatale tendreſſe,
Etoit ma ſeule tache, & ma ſeule foibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate ; oublions ſes attraits ;
Que ſon Nom dans ces lieux s'efface pour jamais ;
Que dans mon cœur, ſur-tout, ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice ?

IDAMAS.

Oüi, Seigneur.

HERODE.

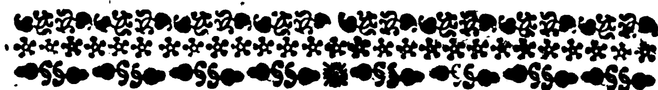
Quoi ! ſi-tôt on a pû m'obéïr ?
Infortuné Monarque ! elle va donc périr ?
Tout eſt prêt, Idamas ?

IDAMAS.

Vos Gardes l'ont ſaiſie ;
Votre vengeance, hélas ! ſera trop bien ſervie.

HERODE.

Elle a voulu ſa perte ; elle a ſçû m'y forcer,
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas ! j'aurois voulu vivre & mourir pour elle !
A quoi m'as-tu réduit, Epouſe criminelle ?



## SCENE DERNIERE.

HERODE, IDAMAS, NABAL.

HERODE.

NAbal, où courez-vous ? Juste Ciel! vous pleurez ?
De crainte, en le voïant, mes sens sont penetrez.

NABAL.

Seigneur....

HERODE.

Ah ! malheureux, que venez-vous me dire ?

NABAL.

Ma voix en vous parlant, sur mes levres expire.

HERODE.

Mariamne...

NABAL.

O douleur ! ô regrets superflus !

HERODE

Quoi ! c'en est fait ?

NABAL.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HERODE.

Elle n'eſt plus ? grand Dieu ?

NABAL.

Je dois à ſa memoire,
A ſa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu;
Et le prix de ce ſang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, ſon cœur n'étoit point infidelle.
Hélas! lorſque Varus a combattu pour elle,
Votre Epouſe à mes yeux déteſtant ſon ſecours,
Voloit pour vous deffendre au péril de ſes jours.

HERODE.

Qu'entens-je ? ah malheureux! ah déſeſpoir extrême!
Nabal que m'as-tu dit ?

NABAL.

C'eſt dans ce moment même,
Où ſon cœur ſe faiſoit ce genereux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avoit preſſé l'inſtant de ſon ſupplice.

HERODE.

O monſtre, qu'à regret épargna ma juſtice!

Monſtre, quels châtimens ſont pour toi réſervez !
Que ton ſang, que le mien... Ah ! Nabal achevez
Achevez mon trépas par ce récit funeſte.

NABAL.

Comment pourrai-je hélas ! vous apprendre le reſte ?
Vos Gardes de ces lieux ont oſé l'arracher.
Elle a ſuivi leur pas, ſans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & ſans montrer de crainte.
La douce Majeſté ſur ſon front étoit peinte.
La modeſte innocence, & l'aimable pudeur,
Regnoient dans ſes beaux yeux, ainſi que dans ſon cœur.
Son malheur ajoûtoit à l'éclat de ſes charmes.
Nos Prêtres, nos Hebreux dans les cris, dans les larmes,
Conjuroient vos Soldats, levoient les mains vers eux,
Et demandoient la mort avec des cris affreux.
Hélas ! de tous côtez, dans ce déſordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignoit vous même.
L'on diſoit hautement qu'un Arrêt ſi cruel
Accableroit vos jours d'un remords éternel.

HERODE.

Grand Dieu ! que chaque mot me porte un coup terri-
ble !

NABAL.

Aux larmes des Hebreux Mariamne ſenſible,
Conſoloit tout ce Peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échaffaut on a conduit ſes pas.
C'eſt là qu'en ſoûlevant ſes mains appéſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
„ Cruel, a-t'elle dit, malheureux Epoux !
„ Mariamne, en mourant, ne pleure que ſur vous.
„ Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices.
„ Vivez, regnez heureux ſous de meilleures auſpices;
„ Voïez d'un œil plus doux mes Peuples & mes Fils;
„ Aimez-les : je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, vôtre Epouſe innocente
Tend au fer des Boureaux cette tête charmante,
Dont la Terre admiroit les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vû lever le parricide bras;
J'ai vû tomber . . .

HERODE.

Tu meurs, & je respire encore?
Mânes sacrez, chere ombre, Epouse que j'adore,
Reste pâle & sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi! Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides.
Ma chere Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur, qui brûle encor pour toi.
Je me meurs.

*Il tombe dans un fauteüil.*

NABAL.

De ses sens, il a perdu l'usage:
Il succombe à ses maux.

HERODE.

Quel funeste nuage
S'est répandu soudain sur mes esprits troublez!
D'un sombre & noir chagrin mes sens sont accablez.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne?
Je ne vois point ma Sœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez, vous n'osez vous approcher de moi!
Triste Jerusalem, tu fuis devant ton Roi?

Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi suis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment sera-t'il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amenne ici.

NABAL.

Mariamne, Seigneur ?

HERODE.

Oüi : je sens que sa vûë,
Va rendre un calme heureux à mon ame éperduë.
Toûjours devant ses yeux que j'aime & que je crains,
Mon cœur est moins troublé ; mes jours sont plus serains.
Déja même à son nom mes douleurs s'affoiblissent.
Déja de mon chagrin les ombres s'éclaircissent.
Qu'elle vienne.

NABAL.

Seigneur.

HERODE.

Je veux la voir.

NABAL.

Hélas !
Avez-vous pû, Seigneur, oublier son trépas !

HERODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NABAL.

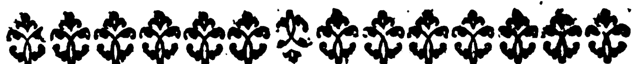
La douleur le transporte ;
Il ne se connoît plus.

HERODE.

Quoi ! Mariamne est morte ?
Infideles Hebreux, vous ne la vengez pas !
Cieux qui la possedez, tonnez sur ces ingrats.
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre ;
Murs que j'ai relevez, Palais, tombez en cendre :
Cachez sous les débris de vos superbes Tours,
La place où Mariamne a vû trancher ses jours.
Temple que pour jamais tes voûtes se renversent.
Que d'Israël détruit, les Enfans se dispersent.
Que sans Temple & sans Rois, errans, persecutez,
Fugitifs en tous lieux, & par tout détestez,
Sur leurs fronts égarez, portant dans leur misere,
Des vengeances de Dieu, l'effraïant caractere ;
Ce Peuple aux Nations transmette avec terreur,
Et l'horreur de mon nom, & la honte du leur.

FIN.

De l'Imprimerie de LOUIS SEVESTRE,
Pont S. Michel.



# PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: à nos Amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT: Nôtre bien amé le Sieur AROÜET DE VOLTAIRE, Nous a fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public une Tragedie Françoise de sa composition, intitulée: *Mariamne, Tragedie dudit Sieur de Voltaire*, (avec défenses à tous Acteurs & autres montant sur les Théatres publics, d'y representer, ni jouer ladite Tragedie sans le consentement dudit Sieur de Voltaire, sous les peines portées par le present Privilege) s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires: A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant & reconnoître son zele: Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ladite Tragedie en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout nôtre Roïaume pendant le temps de SIX Années consecutives, à compter du jour de la date desdites: FAISONS défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & con-

dition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance : comme aussi à tous Imprimeurs & Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ladite Tragedie en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de Titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de Quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests : A la charge que ces Presentes seront enregîtrées tout au long sur le Regître de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelle : Que l'impression de ladite Tragedie sera faite dans nôtre Roïaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'Impression de ladite Tragedie, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée és mains de nôtre tres-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sieur FLEURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le

Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : VOULONS que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin de ladite Tragedie, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original : COMMANDONS au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNE' à Paris le vingt-uniéme jour du mois de Juillet l'An de grace mil sept cent vingt-quatre, & de nôtre Regne le Neufviéme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL,

*Signé, CARPOT.*

*Regîtré sur le Regître VI. de la Chambre Royale & Syndicale de l'Imprimerie & de la Librairie de Paris N°. 35. Fol. 29. conformément au Reglement de 1723, qui fait deffenses art. IV. à toutes personnes de quel-*

*que qualité qu'elles soient, autres que les Imprimeurs & Libraires, de vendre, debiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir les exemplaires prescrits par l'Art. CVIII. du même Reglement. A Paris le 31. Juillet mil sept cent vingt-quatre.*

*Signé*, BRUNET, Syndic.

